The author follows his excellent guide, KLUGE, so closely that he rarely commits a serious error. In several cases he has evidently misread his authority, e. g. when he says, under *dags*: From stem *dago-* (kindred with stem of O. E. *dôgor*, m. n. O. N. *dóegr'* from *dôgoz-*, day) which is supposed to be allied to Skr. root *dah* (for Idg. *dhag?*), to burn. Comp. KLUGE: "Zur Erklärung des germ. *dago-* (daneben angls. *dôgor*, anord. *dœgr* aus *dôgoz-*) hat man an die skr. Wz. *dah* (für idg. *dhagh* ?) "brennen" angeknüpft," etc. The author (or translator?) should at least do KLUGE the justice of quoting his words or forms correctly. The worst example of such carelessness is to be found under *balgs*, "prop. skin of an animal for holding liquors," (comp. KLUGE: "eigtl. die zum Aufbewahren von Flüssigkeiten abgestreifte Tierhaut"), where we are told that "pre-Germanic *bhelgh* answers to Idg. *barh* from **bharh*, to be large, be strong," an absurdity arising from the fact that the author interpreted KLUGE's *Ind.* as *Indogermanisch* instead of *Indisch*: "Die vorgerman. Form der Stammsilbe ist den Gesetzen der Lautverschiebung gemäss *bhelgh* und diesem entspricht im Ind. *barh* (mit aufgegebener Aspiration im Anlaut) "gross, stark sein." It is to be hoped that the future installments of the GLOSSARY will at least be free from such serious mistakes.

HANS C. G. VON JAGEMANN.

Indiana University.

Die Formalitäten des Ritterschlags in der altfranzösischen Epik von DR. KARL TREIS. Pp. 124. Leipzig, 1887.

Les cérémonies accompagnant la promotion au grade de Chevalier nous ont été décrites et conservées dans bon nombre de documents; Du Cange et de Ste Palaye nous ont laissé, sur ce sujet, d'excellents mémoires et dissertations. M. Karl Treis s'est efforcé de nous présenter, dans l'ouvrage qui nous occupe, un tableau aussi détaillé et aussi fidèle que possible de ces mêmes cérémonies, telles que les ont décrites, à différentes périodes, les poètes de nos anciennes chansons de geste. Les nombreuses citations, toutes empruntées par l'auteur à nos plus importants poèmes épiques, tendent à établir les faits suivants.

La classe inférieure n'était pas absolument exclue des rangs de la chevalerie. Une action héroïque, un grand service rendu au souverain, un brillant fait d'armes, étaient autant de droits qui lui donnaient accès à l'honneur si envié. Nos poètes ne semblent pas avoir fait d'une obscure naissance un obstacle insurmontable. Tout au contraire, ils prennent les futurs chevaliers dans toutes les conditions de la vie; et bûcherons, bergers, portiers, cuisiniers, voire même bâtards, reçoivent tour à tour les éperons d'or. Quant à l'âge du candidat, ils ne se sont pas montrés plus scrupuleux que pour sa naissance, et ils en font un chevalier dès l'âge de treize ans. Quant au droit de conférer la dignité de chevalier, nous savons qu' il n'appartenait qu'à celui qui était lui-même revêtu de cette dignité. Le père ou le grand-père du candidat étaient tout naturellement désignés pour remplir cette importante fonction. A leur défaut, le candidat était armé chevalier, soit par le roi, soit par un autre guerrier illustre. Mais, vu l'importance du rôle joué par la femme à cette époque, les poètes nous la représentent souvent conférant le grade de chevalier, à celui qui lui avait voué un culte spécial, ou l'avait proclamée la dame de ses pensées. L'apparition de la femme ne s'observe pas dans nos chansons de geste de première date, et elle semble indiquer un commencement de dégénération dans la chevalerie.

Le nombre des candidats, rarement restreint chez nos poètes, pouvait s'élever jusqu'a cinq cents et plus. Le grade de chevalier se conférait également en temps de paix et en temps de guerre, sur le champ de bataille et dans le palais des ancêtres. Une grande victoire, une fête de famille, l'anniversaire d'une naissance, fournissaient autant d'occasions. On choisissait généralement l'époque du printemps, et quand l'influence de l'église devint prépondérante les cérémonies eurent lieu aux grandes fêtes religieuses, telle que Pâque, l'Ascension, la Pentecôte, la Saint-Jean et parfois Noël.

Le bain servait de prélude nécessaire aux autres cérémonies. Le futur chevalier était assisté, dans son bain, par des jeunes filles, ou par des dames de qualité; elles présidaient

aux différents détails de sa toilette. Après le bain, le candidat se reposait quelque temps, puis ses compagnons le conduisaient à l'église ou il devait passer la nuit en prière. Le jour suivant, dès l'aube, il se confessait, entendait la messe, recevait la sainte communion et faisait une offrande à l'église. Ensuite, le candidat était revêtu de ses habits de chevalier et de ses armes. Ici les poètes ont donné libre cours à leur imagination et nous ont fait de pompeuses descriptions de la beauté, de la richesse des habits et surtout des armes du nouvel élu. Après avoir rappelé au candidat les devoirs que lui imposait la dignité qu'il allait recevoir, le consécrateur lui assenait de sa main droite un violent coup sur la nuque. La vraie accolade, qui consistait d'un coup léger du plat de l'épée, n'est, ce semble, pas mentionnée dans les chansons de geste. Ainsi armé, le nouveau chevalier montait de suite sur son coursier et donnait des preuves de sa force, de son courage et de sa dextérité à manier les armes. Le tout se terminait, quand l'ennemi en laissait le temps, par d'abondants festins et de grandes réjouissances.

En somme, la dissertation de Mr. Treis, sans nous apprendre rien d'essentiel concernant la chevalerie, nous offre un tableau consciencieux des cérémonies que nous trouvons décrites par nos anciens poètes, qui, à cet effet, s'inspiraient également de leur puissante imagination et des us et coutumes qui s'observaient encore de leur temps.

J. A. FONTAINE.

University of Nebraska.

Die Journalisten, Lustspiel in Vier Akten. von GUSTAF FREYTAG. Edited with Introduction and Notes by FRANZ LANGE, Ph. D., Professor, Royal Military Academy, Woolwich. New York, Henry Holt & Co., 12mo, pp. 178.

The editor of this book had a worthy purpose in view. Following the example of his countryman, Dr. Buchheim, who has done so much to elevate the standard of German scholarship in England and America, Dr. Lange has taken this sprightly comedy of Freytag's, one of the masterpieces of the modern German stage, and endeavored in his notes "to show the same level of scholarship as the standard school editions of the Classics, ... and to bring home to the student the practical result of such excellent books of reference as Skeat's 'Etymological Dictionary of the English Language,' Brachet's 'Dictionnaire étymologique de la langue française,' and Kluge's 'Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache.'"

How nearly this ideal has been realized may appear from the following citations from the Notes.

P. 25, l. 25, "*bei ruhiger Prüfung*, *bei* is here used to express a possible ground on the realisation of which the reality of the effect is made dependent."—This is surely taking a long run in order to jump over a straw. The student could not well have missed the meaning of the phrase, if there had been no note at all.

P. 27, l. 6, "*gefurcht* . . . notice that the termination 'ow' in English words of Teutonic origin is in German words expressed by 'g' or 'ch,' as *borgen* 'to borrow,' *Sorge* 'sorrow,' *falbich*(*t*) 'fallow,' *mehlich*(*t*) 'mellow."—This is, in the first place, a piece of hasty generalization, whereby an occasional occurrence is made a rule; but to compare the *ch* of *falbicht* with the *ow* in *fallow* is a blunder, and to compare *mehlicht* with *mellow* is a worse one, for neither of which SKEAT or KLUGE can be held responsible. The German equivalent of *mellow* is *mürbe*, while *mehlicht* is, of course, *mealy*.

P. 34, l. 3. "*Mondenschien=Schein der Monden*, the *en* is the old weak genitive (M. H. G. *mâne* was also used as fem.=English *moon*) cf. *der Sonnenschein*."—Right, except that instead of DER *Monden*, he should have said DES *Monden*, the latter being the gen. of a weak masc. Opitz, Gellert and writers of their time declined *der Mond*, *des Monden*(*s*), etc.

P. 38, l. 31, "*meinetwegen*, observe the *t* for grammatical *s* of the genitive of these compounds."—This mistake is so old that it begins to have "an ancient and fishlike smell." *Meinet* here stands for *meinent*, the *t* being parasitic; and this *meinen* is dative plur. agreeing with *wegen*; cf. *allenthalben*.